

---

# Revue africaine

---

## LES INSCRIPTIONS ARABES

DE TLEMCCEN.

---

X.

### MAUSOLÉE DU CHEIKH EL-OUALI SIDI BOUMEDIN.

Choaïb ibn-H'oceïn el-Andaloci, surnommé Abou Median, et, dans le langage populaire, *Sidi Boumedin*, naquit à Séville, dans l'Andalousie, vers l'année 520 de l'hégire (1126 de notre ère), sous le règne du sultan almoravide Ali ibn-Youçof ibn-Tachfin, le même qui fit bâtir la Grande-Mosquée de Tlemcen.

Choaïb fut destiné de bonne heure, par sa famille, à la profession des armes; mais une vocation irrésistible l'entraînait vers la science.

« Dans mon enfance, a-t-il écrit lui-même, chaque fois que je passais devant une mosquée ou une école, mon cœur palpitait d'émotion : je ne savais pas encore ce que c'était que lire et prier; mais je brûlais de l'apprendre. Je m'échappais donc, chaque jour, de la maison paternelle pour aller entendre les professeurs en vogue. Mon frère, qui épiait mes démarches, vint à me surprendre. Il entra, pour lors, dans une grande colère, et me dit : « Choaïb, » tu ne recommenceras plus, ou je te tuerai. » En même temps,

joignant le geste à la menace, il tira son épée du fourreau ; mais son épée se brisa entre ses mains. Il demeura tout interdit, puis il me dit : « Eh bien ! Dieu le veut, fais ce qu'il te plaira ! »

Libre, dès-lors, de s'adonner à son goût pour l'étude, le jeune Choâib, après avoir suivi pendant quelque temps les écoles de Séville, prit congé de sa famille et passa à Fez, dans le Maghreb, avec l'intention de s'y livrer aux hautes études théologiques. Il trouva dans cette ville, qui passait alors pour un foyer de lumières, des maîtres d'un grand renom. Il s'attacha de préférence au cheikh *H'irzihim* et au célèbre légiste *Abou 'l-H'acen ben R'aleb*. Il fit à leur école des progrès rapides. Sa véritable vocation ne tarda pas à se révéler aux yeux clairvoyants de ses professeurs : déjà le marabout perceait sous l'étudiant, on s'empressait de lui présager de hautes destinées. Sidi Boumedin a raconté lui-même, dans un de ses écrits, ses débuts dans la carrière qu'il venait d'embrasser avec résolution, et les premières impressions qu'il ressentit dans ces moments de ferveur juvénile, où son âme avait peine à contenir ses ardentes aspirations vers un idéal encore enveloppé de nuages. Déjà le surnaturel, déjà le merveilleux se fait jour et se glisse dans cette vie qui doit relever plus tard du domaine de la légende. Mais il est intéressant de l'entendre, à cet égard, parler lui-même. Ces confidences d'un futur grand homme qui se cherche encore, ne laissent pas que d'être curieuses et instructives.

« Dans les premiers temps, dit-il, c'est-à-dire à l'époque où j'étudiais chez mes professeurs, quand il m'arrivait de comprendre l'explication d'un verset du Koran, ou quand je saisissais le sens d'un passage des Hadits, mon ambition était satisfaite. Je m'éloignais, me retirant dans un endroit solitaire, en dehors des portes de Fez, afin de pouvoir m'abandonner à l'inspiration divine et me livrer, sans témoins, au recueillement, ainsi qu'à la pratique des actes de ma religion. Lorsque j'étais dans mon lieu de retraite, une gazelle venait ordinairement m'y rejoindre et me tenir compagnie ; et, de même, toutes les fois que je m'y rendais, je rencontrais sur mon chemin des chiens appartenant aux douars voisins. Ces animaux, à mon approche, accouraient, faisaient cercle autour de moi et semblaient m'accueillir par des signes de joie. Un jour, comme je revenais de Fez, une personne que j'avais connue en Andalousie m'aborda et me salua par les compliments d'usage. Je me

dis à moi-même : Je dois reconnaître cette politesse et offrir à cet étranger les présents de l'hospitalité. Je m'empressai, dans ce but, de vendre un de mes vêtements moyennant dix dirhems. Je courus ensuite après l'étranger, pour lui remettre cette somme ; mais il me fut impossible de le retrouver : il avait disparu. Je gardai donc l'argent avec moi, et le lendemain, selon ma coutume quotidienne, je me dirigeai vers mon lieu de retraite. Mais quel ne fut pas mon étonnement, lorsque j'approchai du premier douar qui se trouvait sur ma route, de voir les chiens s'élançer furieux contre moi et m'empêcher d'avancer. Il fallut qu'une personne du village vînt à mon aide, et ce ne fut pas sans peine qu'elle parvint à éloigner de moi ces animaux en fureur. Arrivé, peu de temps après, à l'endroit où j'avais coutume de me recueillir dans la méditation, ma chère gazelle vint à moi, comme toujours ; mais, dès qu'elle m'eût flairé, elle s'enfuit précipitamment, comme si je lui étais inconnu. Mon étonnement redoubla ; mais, après avoir réfléchi, je me dis : Certainement, une telle aventure ne m'arrive que parce que j'ai gardé avec moi cet argent, dont la destination était sacrée. Je me hâtai de le jeter au loin. Aussitôt, je vis la gazelle revenir, me flairer amicalement ; puis, elle se coucha à mes pieds et me tint compagnie, ainsi qu'elle le faisait auparavant.

» De retour à Fez, j'y rencontrai de nouveau le même Andaloux, et je lui remis les dix dirhems. Depuis lors, dans mes courses de chaque jour, les chiens que je rencontrais sur ma route me firent le même accueil joyeux que par le passé, et ma gazelle me demeura fidèle pendant tout le temps que je continuai le même genre de vie.

» La réputation du fameux *Abou Yaza*, dont les miracles se répétaient de bouche en bouche, vint jusqu'à moi. Je me sentis, d'instinct, porté à l'aimer. Je conçus donc le projet d'aller lui rendre visite, en compagnie de Fakirs. Ce projet fut promptement mis à exécution.

» *Abou Yaza* accueillit avec une grande cordialité les personnes qui étaient venues avec moi ; mais il ne montra pas les mêmes prévenances à mon égard. Je fus très-peiné de la froideur de son accueil. On servit le repas, et il me défendit d'y toucher. La même défense se renouvela trois jours durant. La faim épuisait mes forces ; j'étais anéanti ; je ne comprenais rien à ce que je voyais. Je me dis : Lorsque le cheikh *Abou Yaza* se lèvera de son siège pour nous quitter, je roulerai mon front dans la poussière. Le cheikh ayant enfin abandonné sa place, je mis à exécution mon dessein. Je

me levai ensuite, mais je ne distinguais plus aucun objet. Je passai la nuit à verser des larmes. Le lendemain, le cheikh m'appela, me fit approcher auprès de lui et m'interrogea avec bonté. « Je suis » devenu aveugle, lui dis-je avec vivacité, je ne vois plus rien. » Il posa alors ses doigts sur mes yeux; incontinent, je recouvrai la vue. Il promena également sa main sur ma poitrine, et tout aussitôt s'évanouirent les lugubres pensées qui oppressaient mon esprit; ma faim aussi disparut. J'en rendis grâce à Dieu, le Maître de l'univers, et je m'inclinai devant le pouvoir merveilleux et la science incomparable du cheikh Abou Yaza. Je fus encore témoin de bien des choses surnaturelles qu'il avait le don de faire, à cause de sa grande sainteté. Entre autres faits extraordinaires, je puis raconter le suivant : Après avoir séjourné quelque temps auprès de sa personne, je le priai de m'autoriser à me séparer de lui pour accomplir le pèlerinage. Il accéda de bonne grâce à ma demande, et me dit : « Partez, mon enfant. Voici que vous rencontrerez un lion » sur votre route; mais n'en ayez point de peur. S'il vous arrivait, » cependant, d'éprouver quelque crainte, prononcez ces paroles : » *Par le respect qui s'attache à celui qui fait jaillir la lumière, je » t'ordonne de t'éloigner.* » Or, l'événement arriva précisément comme il l'avait prédit. »

Cette citation est extraite de l'ouvrage intitulé : *البستان في ذكر الأولياء والعلماء بتلمسان* (*El-Bostan fi-dzeker el-Aouliâ, ou el-Eulama bi-Tilimsan.*) « Le Jardin des Récits, touchant les savants et saints personnages qui ont vécu à Tlemcen. »

L'auteur de cet ouvrage, que nous avons déjà cité précédemment, est Mohammed ibn-Mohammed ibn-Ahmed, plus connu sous le nom d'Ibn-Meriem ech-Cherif, originaire de Meleta. Il écrivait son livre vers l'année 680 de l'hégire (de J.-C. 1475-76). Il avait recueilli à Tlemcen, son pays d'adoption, une foule de documents précieux sur les hommes célèbres dont il voulait perpétuer le souvenir en retraçant leur vie et en rappelant leurs titres au respect et à l'estime de leurs concitoyens (1). Comme on le pense bien, la

---

(1) Cet ouvrage, peu répandu, même à Tlemcen, doit être fort rare ailleurs. Il présente de l'intérêt et de curieux rapprochements historiques. Il mérite d'être traduit en français, sinon en totalité, au moins par extraits. M. Gabalde de Casamajor,

vie de Sidi Boumedin est complaisamment décrite dans ce recueil biographique. C'est pour nous un guide excellent. Nous en citerons donc encore plus d'un passage, sans négliger, toutefois, de nous inspirer de la tradition locale, qui a un prix inestimable lorsqu'il s'agit d'un personnage presque légendaire.

A l'époque où Sidi Boumedin se sépara du cheikh Abou Yaza pour prendre le chemin de l'Orient, il se trouvait passé maître dans la plupart des sciences alors cultivées dans les écoles musulmanes ; il s'était acquis déjà le renom de théologien consommé. La première grande ville qu'il aborda, après son départ de Fez, ce fut Tlemcen. L'accueil qu'il y reçut, à son arrivée, ne fut pas de nature à lui inspirer une favorable idée de l'hospitalité de ses habitants. Une députation de ceux-ci vint au-devant de la caravane et lui dit : « Il n'y a pas de place pour vous dans nos murs ; la ville regorge de monde, nous ne pouvons vous permettre d'y entrer. » En même temps, le chef de la députation, comme pour appuyer ses paroles, fit apporter une jatte de lait pleine jusqu'aux bords, et dit : « Voilà l'image de Tlemcen. — Qu'à cela ne tienne, répondit Sidi Boumedin, en s'avancant à la tête de ses compagnons, vous n'en êtes pas moins de braves gens. » Puis, tirant de la poche de son vêtement une rose fraîchement épanouie, bien que la saison de ces fleurs fût depuis longtemps passée, il la déposa silencieusement dans la jatte de lait. C'était son premier miracle. La foule demeura interdite. A la première surprise succédèrent l'admiration et le respect, et chacun alors de lui crier à l'envi : « Vous êtes notre Seigneur, vous êtes notre maître ; entrez, et soyez le bien-venu parmi nous ! » Sidi Boumedin, suivi de ses compagnons de voyage, pénétra dans la ville ; mais comme il recherchait la solitude, il se retira sur la montagne, au-dessus d'El-Eubbad, et alla se mettre en oraison auprès du tombeau de l'ouali *Sidi Abdallah ben Ali* (1). Le peuple vint l'y rejoindre. On voulait

---

secrétaire de la sous-préfecture de Tlemcen, membre de la Société Asiatique et correspondant de la Société historique Algérienne, a entrepris ce travail, dont nous souhaitons qu'il enrichisse prochainement la *Revue africaine*.

(1) Sidi Abdallah ben Ali n'a pas cessé d'être en grande vénération à Tlemcen. Son tombeau est souvent visité. Il est entouré d'un bouquet d'oliviers sauvages (*zabboudj*) dont les fruits passent pour avoir la vertu de guérir les maux d'yeux. Il faut, pour cela, les avaler comme on avale des pillules. La recette m'a été donnée

entendre sa parole. Lui s'assit au pied d'un olivier qui abritait le tombeau sous son ombre, et se mit à discourir. Pour lors, une feuille de l'olivier vint à tomber à ses pieds ; Sidi Boumedin la ramassa et la fit voir aux gens qui l'entouraient. Les plus lettrés distinguèrent sur cette feuille des caractères tracés par une main invisible et qui signifiaient : « Tlemcen, que de tristesse dans ton sein, » et que de deuil ! En vérité, si Dieu daigne encore te protéger, ce » sera à cause de Sidi ed-Daoudi (1). »

Sidi Boumedin dut enfin se soustraire aux instances de ses hôtes, qui mettaient tout en œuvre pour le retenir. Après des prédications qui avaient excité l'enthousiasme général, il dit adieu à Tlemcen, qu'il ne devait plus revoir qu'une fois, longtemps après, et pour y mourir. Il continua son voyage vers l'Orient, s'arrêtant dans toutes les villes importantes qui se trouvaient sur sa route, et y recrutant de nombreux disciples. Arrivé à la Mecque, il y fit la connaissance du fameux cheikh *Sidi Abdelkader el-Djilani*, dont le nom est si populaire en Algérie. L'amitié unit ces deux hommes si bien faits pour s'entendre, et qui, tous les deux, étaient appelés à exercer une influence si grande sur leurs coreligionnaires. Le cheikh AbouYaza avait initié Sidi Boumedin aux secrets du soufisme. Sidi Abdelkader, l'un des plus grands apôtres de cette doctrine, et fondateur d'un ordre religieux destiné à la propager, compléta son instruction sur ce point et fit de lui son disciple bien-aimé. « A la mort de son maître, dit le biographe, Sidi Boumedin

---

comme infallible par des gens du pays qui prétendaient, pour leur compte, s'en être fort bien trouvés. Il est superflu d'ajouter que c'est aux mérites du marabout que ces fruits, bénis entre tous, doivent leurs propriétés thérapeutiques. — Sidi Abdallah ben Ali mourut vers l'an 470 de l'hégire (de J.-C. 1077).

(1) Les commentateurs ont cherché à fixer le sens de ces mystérieuses paroles. Les plus accrédités d'entre eux prétendent qu'elles faisaient allusion à l'état de guerre et de divisions intestines qui désolait Tlemcen à cette époque, où deux dynasties rivales, les Almoravides et les Almohades, s'en disputaient la possession. — Le fameux marabout Sidi ed-Daoudi Ibn Nacer, qui seul pouvait sauver sa patrie par son intercession toute puissante, était considéré comme le patron de Tlemcen avant que Sidi Boumedin lui-même l'eût détrôné. Sidi ed-Daoudi vivait au commencement du 5<sup>e</sup> siècle de l'hégire. Il mourut vers l'an 430 (de J.-C. 1038-39), dans le temps où Tlemcen était le plus agité par les prétentions des émirs qui aspiraient au pouvoir. Le tombeau de Sidi ed-Daoudi est situé un peu au-dessous de la porte d'Agadir (*Bab el-Akhdâ*). C'est un petit monument du style le plus gracieux, encadré dans un paysage ravissant. Tous les touristes vont le visiter. M. Moulin l'a reproduit par la photographie (*L'Algérie photographiée*).

devint le plus célèbre de tous les cheikhs que cet ouali avait formés à son école. » A partir de cette époque, Sidi Boumedin n'eut plus de rivaux dans l'enseignement de la nouvelle science (*el-h'akika*). Nul ne pratiqua plus que lui le renoncement au monde, ne s'abîma davantage dans la contemplation des mystères divins et ne pénétra plus avant dans la recherche des secrets du spiritualisme. C'était un soufi parfait, et comme à la science profonde des doctrines mystiques il joignait, disent ses sectateurs, une éloquence rare, il en fut, sa vie durant, un des propagateurs les plus autorisés.

L'humilité dont il faisait profession ne l'empêchait pas de se poser en apôtre et de s'affirmer lui-même comme un des maîtres de la révélation, de manière à dérouter les contradicteurs et les incrédules qui pouvaient douter de sa mission. « La règle du soufisme que nous professons, disait-il, nous a été enseignée par Abou Yaza, qui l'avait apprise d'El-Djoneïdi, qui la tenait lui-même d'Abou 'l-H'oceïn Seri Sakti. Celui-ci avait été instruit par El-H'abib el-Adjmi, qui avait suivi la voie tracée par H'açen el-Bosri, et ce dernier avait hérité des doctrines professées par Ali (que Dieu soit satisfait de lui et perpétue sa gloire par le monde!) (1). » Il ajoutait : « Dieu (loué soit son nom!) me tint en sa présence et me parla ainsi : « Choâïb, les actes d'humilité que tu as accomplis ont doublé ton mérite à mes yeux, et je te pardonne tes fautes. Heureux l'homme qui t'aura vu ou qui connaîtra celui qui t'aura vu. »

Un jour, comme quelqu'un l'interrogeait sur le rôle que Dieu lui avait attribué dans le monde, il répondit : « Je n'en ai pas d'autre que celui de faire preuve d'humilité constante dans la pratique de la vie, d'aimer Dieu, de l'adorer, de le bénir et d'invoquer sans cesse son saint nom. » Puis, il ajoutait encore : « Le sentiment de la grandeur et de la toute-puissance divines exalte mon âme, s'empare de tout mon être, préside à mes pensées les plus intimes, de même qu'aux actes que j'accomplis au grand jour et aux yeux du monde. Ma science et ma piété s'illuminent de l'éclat des lumières d'en haut. Quel est celui sur qui se répand l'amour de Dieu? C'est celui qui le connaît et qui le recherche partout, et encore celui dont le cœur est droit, et qui se résigne entièrement à la volonté de

---

(1) Cf. sur les personnages dont il est ici question, de même que sur la doctrine des soufis, les remarquables documents et textes originaux publiés et traduits par Sylv. de Sacy dans les *Notices et Extraits des Manuscrits*.

Dien: Sachez-le bien, celui-là seul s'élève, dont tout l'être s'absorbe dans la contemplation du Très-Haut. Dieu n'exauce point la prière si son nom n'est pas invoqué. Le cœur de celui qui le contemple repose en paix dans un monde invisible. C'est de lui qu'on peut dire : *Tu verras les montagnes, que tu crois solidement fixées, marcher comme marchent les nuages. Ce sera l'ouvrage de Dieu, qui dispose sagement toutes choses* (1). »

On le questionna un jour touchant l'amour divin, et il répondit : « Le principe de l'amour divin, c'est d'invoquer constamment, et en toute circonstance, le nom de Dieu, d'employer toutes les forces de son âme à le connaître, et de n'avoir jamais en vue que lui seul. »

Un des plus fervents sectateurs du soufisme, un illuminé, le cheikh *Abou 'l-Abbas el-Moursi*, racontait que, se promenant dans le monde des esprits, il avait aperçu Sidi Boumedin, debout auprès du trône de Dieu. Il lui avait apparu comme un homme de grande taille, ayant les cheveux roux, le teint clair et les yeux bleus. Il lui avait dit : « Combien de sciences possédez-vous ? Quel degré occupez-vous dans l'échelle de la vie spirituelle ? » Sidi Boumedin avait répondu : « Je possède soixante-dix sciences ; je viens immédiatement après les quatre khalifes, et je prends rang après les sept *Abdal*. »

Au dire des docteurs musulmans les plus versés dans ces matières, Dieu a partagé la terre en sept climats et il a choisi sept personnes d'entre ses serviteurs, auxquels il a donné le nom d'*Abdal* (الابدال), qui sont chargés de présider chacun à la destinée d'un de ces sept climats. En même temps, chacune de ces sept personnes correspond à l'un des prophètes : L'*Abdal* du premier climat correspond à Abraham ; celui du second climat, à Moïse ; celui du troisième, à Aaron ; du quatrième, à Idris ; du cinquième, à Joseph ; du sixième, à Jésus, et enfin celui du septième correspond à Adam (2). D'où l'on voit que la place que Sidi Boumedin s'était choisie dans cet Empyrée n'était pas des moins enviées, et que ses vœux de renoncement n'allaient pas jusqu'à diminuer ses prérogatives dans le monde invisible des esprits.

Un saint placé aussi avant dans les bonnes grâces du Très-Haut

---

(1) Koran, souv. 27, vers. 90.

(2) Voy. *Vies des Soufis*, d'après Djami, traduit. de Sylv. de Sacy ; loc. cit.

devait posséder le don de faire des miracles. Il y parut bien par une foule d'actes surnaturels qui firent grand bruit dans ce temps-là, et dont la mémoire s'est perpétuée jusqu'à nos jours. Nous ne saurions les rapporter tous, tant le nombre en est grand ; mais nous en citerons quelques-uns des plus authentiques, qui se trouvent consignés dans le *Bostan* :

« Un jour, Sidi Boumedin, passant dans une ville du Maghreb el-Aksa (il importe peu laquelle), aperçut un lion qui dévorait un âne. Pendant ce temps-là, le propriétaire du baudet, qui était un pauvre diable, se tenait à l'écart, contemplant cette scène lugubre, pleurait, se lamentait et se déchirait le visage. Sidi Boumedin, s'avançant résolument vers le lion, le saisit par la crinière et l'amène à notre homme désolé. « Prends-le, lui dit-il, il est à toi ; tu l'emploieras désormais à ton service, à la place de l'âne que tu as perdu. » Etonnement du pauvre homme. « Je n'en veux pas, répliqua-t-il ; il m'inspire trop de frayeur. — N'aie aucune crainte, reprend Sidi Boumedin ; car, je te le dis en vérité, il est dans l'impuissance de te nuire. » L'ânier, à demi-rassuré, mais confondu par le ton magistral de celui qui lui parlait ainsi, se décide à obéir. Il prend le lion par la crinière et l'emmène. L'animal se laisse conduire avec la docilité du chien levrier. La foule qui s'était rassemblée fait entendre des cris d'admiration. Mais il arriva que, sur le soir, l'homme au lion revint trouver Sidi Boumedin et lui dit : « Maître, vous avez un grand pouvoir. Ce lion que vous avez rendu si docile me suit partout où je vais ; mais, véritablement, j'en ai toujours grand peur ; je ne puis continuer de le garder en ma compagnie ; reprenez-le, je vous en prie. » A quoi Sidi Boumedin répartit : « Qu'il soit donc fait, ô homme sans foi et sans courage, ainsi que vous le voulez. » Puis, apostrophant directement le lion : « Eloigne-toi ; dit-il, et ne reviens plus. Mais s'il arrive qu'un de tes pareils porte préjudice à une créature humaine, je donnerai à cette créature le pouvoir de se rendre maître de toi. »

Ce fut le cheikh *Mohammed Abderrezzak*, l'ascétique, un des disciples de Sidi Boumedin, qui, le premier, divulgua ce miracle. L'auteur du livre intitulé *Er-Rond* rapporta l'aventure d'après lui, et c'est à ce dernier que l'auteur du *Bostan* prétend l'avoir empruntée.

Voici une autre histoire qui ne mérite pas moins de créance :

« Certain thaleb, que sa femme avait mécontenté certaine nuit, et qui, à raison de ce cas, méditait de s'en séparer, sortit, de bon matin, pour aller consulter Sidi Boumedin sur le parti qu'il devait prendre. Il était à peine entré dans la salle où se tenait le cheikh, que celui-ci, élevant la voix et apostrophant son disciple : « *Garde ta femme, et crains Dieu*, » lui dit-il. Cette citation du Koran (1) répondait si à propos aux préoccupations du mari offensé, que la surprise le cloua sur place. « Et comment avez-vous su la cause de ma démarche? se hasarda à dire le thaleb; car, j'en jure Dieu, je n'en avais parlé à âme qui vive. — Lorsque vous êtes entré, répartit Sidi Boumedin, j'ai lu distinctement ces paroles du livre sur votre burnous, et j'ai deviné vos intentions. »

Il est inutile d'ajouter que le thaleb garda sa femme; mais l'histoire ne dit pas si, depuis, ils firent meilleur ménage.

Terminons par le récit d'un autre de ses miracles les plus connus :

« Sidi Boumedin se promenait, un jour, sur le rivage de la mer. Des infidèles le firent prisonnier et le transportèrent sur leur navire, où se trouvaient déjà plusieurs captifs musulmans. Aussitôt qu'il eut mis le pied à bord du navire, le patron donna l'ordre de mettre à la voile. Il ventait frais en ce moment-là, et le bâtiment devait fournir une course rapide. Mais quelle ne fut pas la stupéfaction du patron et de tout l'équipage! Toute la voilure était déployée, et le navire n'avancait pas. Alors, un des infidèles s'écria : « Descendez à terre ce musulman. Les siens le vénèrent comme un saint, et peut-être est-il de ceux qui tiennent rang auprès de leur Dieu. Qui sait si sa présence ne nous porte pas malheur? » Cet avis est trouvé raisonnable. Le patron fait signe à Sidi Boumedin de débarquer. « Je n'en ferai rien, dit celui-ci, à moins que vous ne mettiez aussi en liberté tous les captifs qui sont à votre bord. » Le patron, frappé du grand air de Sidi Boumedin et de la dignité qui préside à son langage, accède sur-le-champ à sa demande. Tous les captifs sont délivrés et transportés à terre. Alors, le navire reprit sa marche avec une rapidité inaccoutumée (2). »

---

(1) Koran, sour. 33 vers. 37.

(2) Le même miracle a été attribué à d'autres marabouts célèbres, notamment à *Sidi Feredj*, le patron de la plage où notre armée débarqua en 1830. Voy. l'excellent ouvrage de M. le baron Baude, *l'Algérie* (Paris 1841), tom. 1<sup>er</sup>, note B, p. 355.

Sidi Boumedin voyageait beaucoup. Comme sa réputation était considérable, toutes les villes importantes se le disputaient. Il professa successivement à Bagdad, à Séville, à Cordoue, à Bougie. Il s'établit définitivement dans cette dernière ville, où la science était alors en grand honneur, et que, pour cette raison, il préférait à toute autre. « Son séjour est enchanteur, disait-il, et contribue à nous faire rechercher les jouissances des choses licites. » Des savants de tous les pays venaient le voir et le consulter dans cette résidence. « Il se plaisait, dit son biographe, à leur dévoiler les mystères de l'avenir. » Ses connaissances en jurisprudence n'étaient pas moins approfondies que celles qu'il possédait en théologie. Il était capable de résoudre immédiatement les questions de droit les plus ardues et les plus subtiles : ses décisions faisaient loi. On raconte, par exemple, que les légistes de Bougie étaient partagés d'opinion sur la signification à donner à ce passage des H'adits. « Lorsqu'un croyant meurt, la moitié du Paradis lui est accordée. » Cela voulait-il dire : « lorsque deux croyants meurent tout le Paradis leur est accordé. » La majorité des docteurs opinait pour cette interprétation. On convint d'en référer à Sidi Boumedin et de s'en rapporter à sa décision. Le cheikh leur indiqua immédiatement le véritable sens qu'il fallait donner à ces paroles ; il leur dit : « Dieu accorde la moitié du Paradis au croyant, c'est-à-dire, qu'il lui réserve sur cette moitié la place qu'il lui est nécessaire, pour qu'il puisse jouir des bienfaits célestes, et que son âme éprouve une satisfaction complète. Quant à l'autre moitié, Dieu la tient en réserve pour le jour du jugement dernier. » Les docteurs eussent pu ajouter : Que fera-t-il de cette moitié au jour du jugement ? Mais ils se tinrent pour satisfaits, et s'inclinèrent devant le génie divinateur du maître.

Cependant, Sidi Boumedin avait des jaloux, des détracteurs, des ennemis, en un mot ; quel grand homme n'a pas les siens ? Des savants, envieux de sa renommée, se présentaient quelquefois devant lui à l'improviste, tâchaient de l'embarrasser par leurs questions et cherchaient à le prendre en défaut. C'est dans cette intention malveillante que certain esprit-fort se rendit, un jour, à une de ses leçons. Il se confondit parmi les autres assistants qui étaient très-nombreux. L'élève, chargé de lire à haute voix les passages du Koran qui devaient être commentés, entreprit sa lecture, sans se préoccuper du nouveau venu. Mais Sidi Boumedin l'interrompit aussitôt, et se retournant vers cet auditeur inconnu, il lui demanda poliment quel était le but de sa visite. « Je n'en ai pas d'autre,

répliqua celui-ci, que de profiter de vos lumières. — Quel livre portez-vous sous votre bernous ? ajouta Sidi Boumedin. — Un exemplaire du Koran, répondit l'étranger. — Fort bien, fit le cheikh, ouvrez-le donc, et à l'endroit où vous aurez ouvert, lisez à partir du commencement de la première ligne ; vous aurez ainsi l'explication de ce que vous cherchez. » L'étranger obéit, et il lut : *Ceux qui traitèrent Choâib d'imposteur disparurent comme s'ils n'avaient jamais habité ce pays là ; ceux qui traitèrent Choâib d'imposteur sont perdus* (1). « Cela ne vous suffit-il pas ? ajouta Sidi Boumedin. » L'individu, honteux et confus, s'excusa de l'indiscrétion qu'il avait commise. Il proclama Sidi Boumedin le maître des maîtres, et devint un de ses plus dévoués disciples. — Une autre fois, c'était dans la grande mosquée de Séville. Sidi-Boumedin y expliquait, commentait et paraphrasait un passage du *Kitab el-Ah'ia*, un livre qu'il passait pour avoir approfondi mieux qu'aucun docteur de son temps. Un rabbin juif se glissa dans l'assemblée, déguisé en musulman. Il se disposait à interpeller le cheikh sur des points difficiles, et comptait rire de son embarras. Mais Sidi Boumedin, bien qu'il ne l'eût vu de sa vie, le devina sous son déguisement et pénétra le fond de sa pensée. L'apostrophant alors par son nom : « Un tel, s'écria-t-il, je sais qui vous êtes, d'où vous venez, ce que vous voulez. Je rends grâce à Dieu qui vous a amené ici, et qui a décidé que vous seriez des nôtres. Avancez donc et prenez votre place. » Qui fut confondu ? ce fut notre rabbin. On raconte que plein d'admiration et de repentir il se jeta aux genoux de celui qu'il avait eu l'intention d'offenser, et lui demanda pardon devant toute l'assemblée. Le lendemain, on ne parlait dans tout Séville que de la conversion du rabbin, qui s'était fait musulman ; et le chroniqueur ajoute que dans la même journée, soixante autres juifs suivirent cet exemple.

Ibn-S'âd de Tlemcen, dans son livre intitulé *En-Nedjem-et-Tsâ-*

---

(1) Koran, sour. vii, vers. 90. — Choâib est le nom donné dans le Koran au Prophète envoyé par Dieu au peuple de *Madian* pour le retirer de l'idolâtrie et le rappeler au monothéisme. De cette similitude de nom due au hasard entre ce prophète et Sidi Boumedin, les amis de ce dernier en vinrent à conclure que tous les deux avaient reçu une mission analogue, ou peut être même que le premier revivait dans le second. De là l'origine du nom d'*Abou-Median* qu'ils lui attribuèrent, et que la voix publique confirma, quand ses prédications et ses miracles l'eurent rendu célèbre.

*k'ib*, cité par l'auteur du *Bostan*, a tracé de Sidi Boumedin le portrait suivant. « C'était un homme supérieur, unique, que Dieu avait gratifié des dons de l'intelligence les plus précieux. A la connaissance approfondie des dogmes de l'Islamisme, il joignait celle des lois morales ; mais ce qui le distinguait de tous les autres savants de son siècle à un degré éminent, c'était *la perspicacité merveilleuse avec laquelle il avait sondé les mystères de la vie spirituelle. Rien n'était caché pour lui des choses du monde invisible. Il en pénétrait tous les secrets, et certainement, Dieu en le créant principalement pour être le soutien de la doctrine contemplative, lui avait donné la mission d'appeler les hommes à le suivre dans cette voie. Il s'attachait à méditer sur l'appui que l'on trouve en Dieu. Il avait la conscience d'être toujours observé par son Créateur, et c'était vers lui que se reportaient sans cesse toutes ses pensées. Il avait une éloquence qui charmait et qui paraissait tenir du prodige, comme toutes ses actions. Lorsqu'il prêchait, on venait de tous les côtés pour l'entendre. Les oiseaux même qui volaient au-dessus de la foule pressée pour l'écouter, suspendaient leur vol, comme s'ils eussent été charmés de sa parole. Ceux-là aussi étaient à leur manière des amants de la Divinité. Il avait écrit plusieurs traités de doctrine spiritualiste (التَّصَوُّفِ) et il se plaisait à composer des poésies allégoriques dont le sens profond ne peut être saisi que par un petit nombre d'esprits d'élite (1). Lorsqu'il sortait, on se pressait sur ses pas ! c'était à qui pourrait le voir, l'approcher, entendre le son de sa voix, ou baiser les pans de ses vêtements. C'est bien avec toute raison qu'il fut surnommé le *Cheikh des cheikhs*, et que l'admiration aussi bien que le respect pour sa sainteté lui ont fait décerner le titre d'*Ouali*, et ceux plus glorieux encore de *K'otb* et de *R'outs*. »*

L'*Ouali* (الْوَالِي) est l'ami, l'élu de Dieu, le *saint*. Suivant l'explication donnée par Djami, Dieu a voulu rendre permanente la

---

(1) Les poésies mystiques et allégoriques de Sidi Boumedin ne sont comprises que par un petit nombre d'initiés. Leur sens mystérieux fait les délices des commentateurs ; le texte est enseveli sous la glose, et, moins on le comprend plus on est enchanté. Nous possédons un précieux recueil de ces poésies intraduisibles. Il existe à la louange de Sidi Boumedin une foule de chants populaires, religieusement conservés dans la mémoire des rhapsodes tlemceniens. Ces chants, quand le *Bendair* les accompagne de ses cadences sévères et monotones, ne sont pas sans charme ; ils font rêver.

preuve de la mission donnée au prophète Mahomet, et a destiné les *Ouali* à servir d'instruments à la manifestation de cette preuve. Il a mis aux mains des *Ouali* le véritable gouvernement du monde, parce qu'ils se sont consacrés exclusivement à l'observation des traditions laissées par le Prophète, et qu'ils ont renoncé entièrement à suivre leur propre inclination. *C'est par la bénédiction de leurs pieds que la pluie tombe du Ciel* (1), et c'est par un effet de la pureté de leur état extatique que les plantes germent au sein de la terre. *C'est enfin par leur intercession que les Musulmans remportent la victoire sur les infidèles.* Ils sont au nombre de quatre mille, tous cachés et ne se connaissant ni les uns ni les autres. Ils ne connaissent pas davantage l'excellence de leur état ; ils sont cachés pour eux-mêmes. Il y a des traditions sûres qui établissent ces faits, que confirment d'ailleurs les assertions des *Ouali*. Parmi eux, ceux qui jouissent du plus grand pouvoir, et qui sont comme les premiers officiers de la cour de Dieu, sont au nombre de trois-cents, appelés *Akhiyar* ; ce sont les *Ouali* de choix, les élus de premier ordre.

Le *K'otb* (الْقُطْب) signifie littéralement le pôle. Dans le langage mystique du Soufisme, l'être privilégié auquel ce titre est décerné, est le saint par excellence, celui qui occupe le sommet de l'axe autour duquel le genre humain avec toutes ses créatures, toutes ses grandeurs, toutes ses vertus, toutes ses sciences, et aussi tous ses vices, toutes ses petitesse, accomplit son éternelle et immuable évolution. C'est le pôle qui répand l'esprit de vie sur la nature supérieure et inférieure. Dans ses mains est la balance de l'émanation générale.

Le *R'outs* (الرَّوْث) est également un être unique, et qui occupe un degré plus élevé encore dans l'échelle mystique. Ainsi que l'indique son nom significatif, il est le recours suprême des affligés, le sauveur, si l'on aime mieux traduire par un seul mot, qui rend peut

---

(1) Cette croyance est tellement accréditée parmi les Musulmans, que dans les temps de grande sécheresse, et alors que la pluie est indispensable pour assurer l'avenir des récoltes, le peuple se met en quête de tous les *Ouali* ou *Mara-bouts*, comme nous les appelons vulgairement, et oblige ces malheureux à se jeter à l'eau, les noie même quelquefois, pour attirer sur la terre la pluie bénite (*En-niçan*). Toutes les personnes qui habitent depuis longtemps l'Algérie, ont pu être témoins de quelque-une de ces cérémonies d'immersion, qui seraient ridicules, si elles n'étaient barbares.

être plus exactement la pensée (de la racine غَاثَ *opem tulit*). Dieu lui a fait don du *grand talisman*. Il se répand dans toute la nature, dans toutes ses substances, et leur donne la vie, de même que l'esprit anime le corps (1).

C'est sans contredit un grand et puissant personnage, celui que la commune croyance investit d'aussi hautes attributions. L'influence de Sidi Boumedin est donc immense, incontestable sur l'opinion, qui est, comme chacun sait, la *reine du monde*. Cette influence, il la dut, moins à ses talents qu'on ne saurait nier, qu'à l'esprit même de la doctrine qu'il professait. Le Soufisme cadre admirablement avec le génie musulman. Contemplation, mysticisme s'allient volontiers avec le caractère des sectateurs du Koran. Dans ce livre, le dogme de la fatalité est en germe, dogme qui tue le libre-arbitre, et asservit la volonté humaine aux immuables décrets de l'Être-Suprême. De ce dogme est né le Soufisme, qui l'a développé, agrandi, étendu jusqu'à ses plus extrêmes limites, et en a tiré d'effroyables conséquences. Puisque tout est réglé, disposé et ordonné, de toute éternité, dans le sein de Dieu même; puisque rien ne se fait et rien n'arrive qui n'ait été prévu et arrêté par sa volonté infinie, laquelle ne peut ni varier, ni changer, ni se modifier, l'homme n'est plus qu'un être passif. La pensée, la réflexion, l'activité, les lumières de l'intelligence, les efforts de la raison, ne sont qu'un édifice bâti par l'orgueil humain sur le sable. A quoi tout cela est-il bon? Dieu tient entre ses mains éternelles le livre immense de nos destinées. Mais qui pourra lire dans ce livre? c'est là le monde invisible (الباطن). Qui pourra en sonder les mystères impénétrables? Impénétrables, oui pour les esprits vulgaires et que Dieu n'a pas touchés de sa grâce. Mais pour l'Ouali, c'est autre chose. Les secrets de la *vraie science* qui s'appelle la *H'akika* (الحقيقة) dans le langage mystique, lui ont été révélés; il y voit clair, et il ne tient qu'à vous de le suivre dans les espaces du spiritualisme. Vous qui marchez à la conquête de la *H'ak'ika*, elle vous enseignera à faire abnégation de vous-même, de vos facultés, de votre intelligence, de vos aspirations, de tout ce qui vous faisait homme jusque là. Pour être Soufi, il faut se renoncer, s'abdiquer, destituer son propre être, pour ainsi

---

(1) Cf. pour l'explication de ces attributions mystiques, *les vies des Soufis* par Djami, et l'ouvrage de Sidi Djordjani, sur les doctrines du Soufisme. Traduct. de Sylv. de Sacy, dans le recueil déjà cité.

dire; il faut abêtir son âme: le mot n'est pas trop fort. Ce n'est pas tout. Le soufi se réfugiera dans l'intuition; il s'absorbera dans la contemplation d'un idéal, qui n'est autre que Dieu lui-même, Dieu pénétrant tout de son essence, Dieu étant, voulant et agissant partout, pour tout et en tout, Dieu réglant les phénomènes de la conscience et du for intérieur, aussi bien que les faits visibles et palpables du monde extérieur. Comment caractériser une pareille doctrine? c'est le panthéisme ou peut s'en faut. Spinoza n'inventa rien de plus absolu. Qu'on ne s'y méprenne pas: le Soufisme n'est pas seulement un système, c'est à lui seul une religion. A vrai dire, dans l'islamisme, c'est une hérésie, bien que l'islamisme en ait singulièrement favorisé l'essor. Hérésie marquée du sceau de l'antique Orient! N'est-ce pas, en effet, la résurrection de ces vieilles rêveries? Qui ne reconnaîtrait à des marques certaines, dans l'ensemble de ces doctrines, l'alliance du mysticisme néoplatonicien et du gnosticisme égyptien? Quelle analogie frappante entre le *Gnôsis* (la vraie science) et la *H'ak'ika*; entre le *K'otb* et le *Demiourgos*; entre le *Sôter* et le *R'outs*! Le Soufisme est un plagiat flagrant. Mais il n'en a pas moins fait son chemin dans le monde islamique qui est comme l'antipode de la vie active, et qui semble créé tout exprès pour la contemplation, le quiétisme et l'extase! Un Sidi Boumedin, un Sidi Abdelkader el-Djilani et d'autres chefs de secte leurs émules ressemblent, à s'y méprendre, à un Simon-le-Magicien ou à un Philon-le-Juif, à ces hérésiarques mystiques qui apparurent, effrayants météores, dans les premiers âges du Christianisme. Illuminés, hérétiques! L'orthodoxie musulmane les anathématise et les proscrit de son sein. Oui, mais il vous a manqué, ô Musulmans, un Origène, ou un Tertullien, ou un Saint-Augustin, pour combattre ces doctrines et les réduire en poussière! Le Soufisme, d'ailleurs, a été habile et rusé, il a été politique. Il n'a jamais lutté ouvertement contre les canons orthodoxes; il a fait ses prosélytes dans l'ombre, avec une apparence de respect pour les idées reçues et les principes établis. Il s'est constitué, dès son origine, en sociétés, ayant un but avouable et avoué, qui est la pratique exclusive et assidue des pures doctrines de l'Islam, dans les retraites de la vie monastique. Mais en même temps, il créait pour les initiés, une règle, des préceptes et des formules, dont l'observation implique le dévouement et le secret le plus absolu. Grâce à ce secret même, et à la puissante initiative des hommes qui dirigeaient l'institution, le Soufisme gagnait du terrain, et s'étendait de proche en proche.

De l'Orient, son berceau, il se ramifia successivement dans tous les pays de croyance islamique. Il jeta partout de profondes racines. Des associations, ou *ordres religieux soufiques* ont fini par couvrir toutes les régions de l'Asie et de l'Afrique mahométanes. Il n'est pas téméraire d'affirmer qu'ils y constituent aujourd'hui la religion dominante. En Orient, sous le nom de Fakirs (*El-Fok'ra*), en Algérie et dans les états Barbaresques, sous le nom de *Khouans*, les sectateurs du Soufisme règnent en maîtres, et nul ne songe à les troubler dans la jouissance de leurs prérogatives prétendues religieuses, j'entends ceux même à qui elles devraient porter le plus d'ombrage (1).

Le lecteur nous pardonnera cette digression dans le domaine de la philosophie religieuse. Elle était nécessaire pour faire apprécier, comme il le mérite, le rôle joué, de son vivant, par Sidi Boumedin, qui a été certainement un des plus éminents représentants de la doctrine soufique, et pour permettre, en même temps, de se rendre un compte exact de l'influence qu'il a exercée même après sa mort, influence qui a traversé les âges, et que sept siècles n'ont pas amoindrie.

CH. BROSSELDARD.



---

(1) V. le travail que nous avons publié sur *la constitution de ces ordres religieux* dans le journal *l'Akhbar*, nos des 27, 28, 30 août et 1<sup>er</sup> septembre 1859. Il en a été fait un tirage à part.

*Revue afr.*, 4<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 49.